1re Année. Le 15 Juillet 1867. Numéro 7.

LE PROGRÈS SPIRITUALISTE

PARAIT DEUX FOIS PAR MOIS

Spiritisme, Magnétisme, Sciences et Arts

Bureaux de la Rédaction ; A Paris, rue de la Victoire, 34

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris & les Départements, 10 fr.
Étranger . . . . 12 fr.
ON S'ABONNE
A Paris, rue de la Victoire, 34 ;
A St-Amand-Mont-Rond (Cher),
chez M. Destenay, imprimeur.

Tout Ouvrage, dont il sera déposé deux exemplaires aux bureaux, sera annoncé et analysé.

PRIX DE L'ABONNEMENT
Paris & les Départements, 10 fr.
Étranger . . . . 12 fr.
ON S'ABONNE
A Paris, rue de la Victoire, 34 ;
A St-Amand-Mont-Rond (Cher),
chez M. Destenay, imprimeur.

Tout Ouvrage, dont il sera déposé deux exemplaires aux bureaux, sera annoncé et analysé.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie de Destenay.

AVIS

Tout Abonné qui désire assister à une des Soirées d'études données dans les salons de la rédaction, devra en faire la demande huit jours auparavant. — Mardi, jeudi et samedi de 1 heure à 6 heures.

AVIS

Les communications relatives à la spécialité du journal doivent être adressées aux bureaux de la rédaction où elles seront examinées, et, s'il y a lieu, insérées à tour de rôle.

Le premier août, tous les abonnés du *Progrès spiritualiste* recevront un exemplaire *Des habitants de l'autre monde;* la Préface est de Camille Flammarion.

POSSIBILITÉ DE TROUVER DES MÉDIUMS.

Dans un article précédent, j'ai essayé de démontrer la nécessité de développer les facultés médianimiques. Dans celui-ci, je voudrais prouver que cette tâche n'est pas aussi difficile qu'on pourrait le croire.

Le plus urgent est de pouvoir prouver l'existence des Esprits, et par eux celle de l'âme humaine après la mort du corps. Pour arriver à ce but, il n'est pas nécessaire d'avoir des médiums ayant des rapports avec les Esprits supérieurs afin d'établir une doctrine qui soit une véritable révolution divine; ceux-là sont rares, et ceux qui ont existé, ainsi que ceux qui pourront exister, ont été et seront signalés à la vénération des hommes, même avant qu'ils aient établi leur doctrine. Ce sont des Esprits qui, par un bienfait de Dieu, sont envoyés en mission sur la terre pour instruire les hommes.

Les médiums, ou pour mieux dire, les personnes qui peuvent entrer en communication avec les Esprits désincarnés, sont excessivement nombreuses; presque tous les hommes ont cette faculté qui se manifeste chez eux de manières diverses, plus ou moins développées; là seulement se trouve la différence.

Il y a quelques années, tout le monde a fait tourner les tables, il ne se trouvait pas trois personnes réunies autour, sans qu'elles ne se missent à tourner sous leur influence.

Cependant la table ne tournait pas de son propre mouvement, et ceux qui étaient autour ne lui imprimaient pas d'impulsion. Il y avait donc un moteur invisible, ce moteur c'était les Esprits inférieurs. Ces Esprits nous entourent et cherchent les moyens de se mettre en communication avec nous; comme ils ne le peuvent pas avec tout le monde, il est certain qu'il y a au moins l'une des personnes présentes qui a cette faculté : cette personne est un médium.

Ce qui se passait alors se passe encore aujourd'hui lorsqu'on le désire.

Il est vrai qu'il a été répondu et affirmé par certaines personnes que le fluide magnétique était la cause de ce mouvement, cela peut être, mais j'en douterai jusqu'à ce que la preuve m'en soit donnée. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'un mouvement intelligent ne peut venir que d'un être intelligent; que ce mouvement est intelligent, puisqu'une personne en dehors de celles qui entourent la table n'a qu'à demander aux Esprits de changer la direction du mouvement, tout aussitôt la direction change sans que les personnes qui sont sensées imprimer le mouvement par leur fluide magnétique aient eu connaissance de ce changement de direction avant qu'il n'ait lieu, et par conséquent aient pu, par leur volonté, contribuer à ce changement.

Si, poursuivant l'expérience, quelqu'un demande aux Esprits de faire lever un pied de la table, pour peu que le médium, à l'aide duquel les Esprits ou l'Esprit faisaient tourner la table, ait de faculté médianimique, la table, au lieu de tourner, lèvera le pied et frappera deux ou trois coups, suivant que l'Esprit voudra dire non ou oui aux questions qui lui seront posées; de cette manière il pourra indiquer quelle est la personne qui lui sert d'intermédiaire.

Les coups frappés sont intelligents, puisqu'ils répondent aux questions faites d'une manière intelligente, disant oui quand il faut dire oui; si le questionneur change la tournure de la question, la réponse ne sera pas en contradiction avec la première; ce n'est donc pas le fluide magnétique, inintelligent de sa nature, qui peut agir, mais bien un Esprit qui répond.

Les médiums à effet physique sont donc nombreux et facile à trouver. Que tous cultivent cette faculté, qui, comme toutes celles des hommes, est susceptible de se développer dans certaines limites; on trouvera beaucoup de médiums utiles.

Les médiums à effets physiques ne sont pas les seuls. Il y a, comme je l'ai dit, d'autres genres de médianimité; les médiums sont donc plus nombreux qu'on ne pourrait le penser. Il n'est même personne, pour peu qu'il soit observateur, qui n'en ait rencontré.

Qui est-ce qui n'a pas entendu parler, et même vu, des guérisseurs ou soi-disant guérisseurs. Il est vrai que dans

---

L'AME EXILÉE

LÉGENDE

PAR ANNA MARIE

> La terre est un exil, la patrie est aux cieux.
> L. de Sivry.

DEUXIÈME PARTIE

VII

(Suite)

Et le malheureux Ruben serra la jeune fille contre sa poitrine, dans un transport d'amour et de désespoir.

Marie n'essaya point de se dégager de son étreinte, et le regardant avec tendresse, elle lui dit :

— Ruben, tu crois que mon cœur est refroidi, et je le sens tout brûlant en moi. Ne m'accuse point, comme le fait ma mère, d'être ingrate et de ne plus savoir aimer; j'ai rapporté dans mon âme un rayon de l'amour céleste; si vous saviez comme il m'embrase, ni vous Ruben, ni ma mère, vous ne m'accuseriez plus de ne vous point aimer. Mon cœur ne pourra bientôt plus contenir les sentiments dont il est plein. L'amour divin retourne à Dieu tout entier, mais après avoir embrassé tous les amours.

— S'il en est ainsi, dit Ruben d'une voix tremblante d'émotion, si tu ne m'as pas banni de ton cœur, Marie, souviens-toi de nos serments; souviens-toi de nos anneaux d'or échangés devant ta mère, et... consens à devenir mon épouse. Ruben la contemplait avec une ardeur inquiète, en achevant ces mots que sa voix osait à peine articuler.

Marie jeta sur lui un regard céleste, dans lequel Ruben vit briller tout le bonheur de sa jeune vie.

— Si celle qui fut deux jours la proie de la mort ne t'inspire pas d'effroi ni de répugnance, ô cher Ruben, voilà ma main, elle est à toi comme mon cœur.

Ruben ne pouvait croire à une félicité si inattendue. L'excès du bonheur, succédant à l'excès du désespoir, le rendait immobile; il contemplait Marie dans une extase silencieuse. Peut-être il craignait en parlant de faire évanouir cette vision d'amour qui venait de briller pour lui.

La jeune fille continua :

— Être unie à toi, mon bien-aimé, c'était le seul vœu que j'eusse encore à former dans le ciel quand je l'habitais. Oh! combien la mort m'eût paru plus belle, si j'avais emporté le nom de ton heureuse épouse! J'étais incomplète sans toi; mon âme ne possédait ni toute sa force ni toute sa beauté.

Tu es la moitié de mon être, ajouta la jeune fille en s'appuyant sur Ruben avec tendresse, et lui parlant très-bas; tu es la meilleure et la plus vaste moitié de moi-même, et nos âmes un jour seront unies dans un éternel et chaste embrassement, afin que, complétées l'une par l'autre, elles possèdent ensemble et l'amour et l'intelligence pour aimer et comprendre et glorifier éternellement leur divin auteur.

Cher Ruben, continua la jeune ressuscitée, d'une voix si douce qu'elle semblait le léger frémissement des ailes d'un oiseau, cher Ruben, ce n'est pas en vain que nous nous sommes rencontrés dans la vie; ce n'est pas en vain que tu es venu me chercher dans un pays si éloigné du tien. Nos destinées étaient jointes avant notre naissance; ton âme est véritablement une part de la mienne, et doit s'y réunir. Oh! que ne pouvons-nous mourir ensemble! ajouta-t-elle en levant au ciel ses yeux d'azur; mais tes

cette catégorie de gens, presque toujours de bonne foi, il en est beaucoup qui croient qu'en faisant les gestes, et disant les paroles qui leur ont été enseignées par de véritables guérisseurs, ils doivent guérir. Mais ceux qui sont doués de cette faculté sont les seuls qui peuvent guérir ou soulager les malades; les autres ne guérissent que ceux qui ne le sont pas, et ne soulageront que ceux qui n'ont plus à souffrir.

Ceux qui ont cette faculté sont de vrais médiums; ils n'agissent que comme intermédiaires des Esprits. Les guérisons sont si bien dues aux Esprits, que l'on voit des médiums, ne connaissant pas leur faculté médianimique, n'ayant jamais reçu de leçons des guérisseurs qui croient à la nécessité des gestes et des paroles, qui guérissent par le simple attouchement.

Je demande au lecteur qu'il me permette de citer deux faits de ce genre, entre beaucoup qui sont à ma connaissance, et qui se sont passés en ma présence.

Un commis voyageur, trop ami des boissons alcooliques et de la fumée du tabac, croyant qu'après avoir satisfait le premier de ses goûts il pouvait donner un libre cours au second, avait allumé sa pipe et s'était étendu sur son lit. Il avait pensé sans mettre en ligne de compte le sommeil que devait lui procurer ces copieuses libations. La pipe s'échappe bientôt de ses lèvres alourdies et enflamme draps et couvertures; le buveur lui-même aurait été brûlé si l'odeur n'eût amené les domestiques qui, en accourant, le réveillèrent en sursaut. Le pauvre garçon, sans réfléchir, presse de ses deux mains la flamme pour éteindre l'incendie commencé, bientôt comprimé par les survenants. Mais les doigts du fumeur lui apprirent que l'on ne peut faire bien deux choses à la fois; des cloches se développèrent à l'extrémité de chaque doigt, qui en doublèrent le volume. Vous jugez s'il devait souffrir; c'était pour lui le martyr de saint Laurent.

Une jeune fille qui était guérisseuse et qui se trouvait véritablement médium, lui proposa de le *panser* (c'est ainsi qu'on appelle le fait du médium guérisseur, qui au demeurant ne fait aucun pansement); vous devez croire que le brûlé, qui souffrait comme un damné, pour ne pas dire comme un brûlé, ne refusa pas un secours, qui, s'il ne fait pas de bien, ne peut jamais faire de mal. La jeune fille lui fit simplement un attouchement en croix sur chaque brûlure, et aussitôt grande fut la joie du commis voyageur de sentir que la douleur avait cessé.

Vous dire que j'ai cru de suite à la vérité de ce fait? non! Il a fallu que le brûlé me l'affirma à plusieurs reprises, et que pour preuve il me fit vigoureusemet presser les ampoules, qui faisaient mal à voir, sans que je pusse découvrir sur son visage la moindre trace de douleur.

Dans ce cas, cette jeune fille était médium; sans connaître le mot, elle connaissait sa faculté.

Madame X***, lorsqu'elle était jeune fille, habitait un château qui domine la vallée Noire, illustre par les descriptions brillantes de madame Georges Sand, vit un jour, non sans un grand chagrin, se développer sur la paupière supérieure de son œil gauche un kyste ou petite loupe; on pardonnera cette faiblesse à une jeune et belle personne de dix-huit ans. Le docteur appelé, après avoir employé toutes les ressources de son art comme médecin, déclare qu'il lui faut à son service des instruments de chirurgie; l'opération d'abord refusée fut acceptée, et réellement, si le docteur comme médecin avait été inhabile, comme chirurgien il eut une réussite complète; car à peine si la trace de la cicatrice était visible.

La cure était magnifique; mais au bout de peu de temps un nouveau kyste se développait sur la paupière inférieure, et en outre la malheureuse jeune fille entendait dire autour d'elle, à tort ou à raison, que lorsque la nouvelle opération serait guérie, il faudrait encore recommencer pour la nouvelle loupe qui remplacerait celle enlevée.

On pourrait devenir fou pour moins. Mais en même temps une douce parole arrivait. Pourquoi faire enlever ce qui disparaîtrait sans douleur en allant voir le guérisseur?

La jeune fille y crut et eut raison; car après avoir été chez la personne indiquée qui, au lieu de se servir de l'acier bien aiguisé, lui passa simplement le doigt sur la grosseur, la loupe disparut et ne revint plus. Celle-là encore ne connaissait pas le mot, mais elle avait la faculté médianimique de guérir.

J'ai dit que la loupe ne revint plus, j'ai eu tort, mais à demi, car au lieu de surgir de suite, elle donna vingt ans de repit.

Madame X*** ne pensa certes pas au docteur, souffrir pour recommencer à souffrir encore, ne lui allait pas plus qu'à dix-huit ans. Elle chercha autour d'elle une personne dans les mêmes conditions que la première, elle la trouva; ce n'était pas un guérisseur puisqu'elle n'avait encore essayé de guérir personne. Madame X*** la pria de lui passer le doigt sur la loupe, et quinze jours après il n'y paraissait plus. J'ai vu la loupe bien caractérisée, j'ai vu ensuite la paupière sans qu'il y restât la moindre trace, guérie par un médium qui ne sait ce que c'est qu'un médium, qui n'a jamais reçu de leçons d'un guérisseur, et qui a guéri mieux qu'un docteur ne l'eut fait par le résultat de ses études; cela par l'exercice de la faculté que Dieu lui a départie, qu'il ne connaissait même pas.

Je pourrais vous dire le nom des lieux et des personnes, qui existent toutes encore, mais je m'en garderai bien, parce que les docteurs ne badinent pas quand ils voient que d'autres guérissent, et cela sans trancher, eux qui tranchent souvent sans guérir; ils ont pour les aider le procureur impérial, qui voit souvent un délit là où l'on devrait admirer la Providence divine, qui met presque toujours le remède à côté du mal.

A. DE RAPAHS.

LENTEUR DES PROGRÈS.

(2e PARTIE.)

Quelque convaincu que nous soyons de la réalité du spiritisme et de ses phénomènes, de leur utilité et de tous les avantages qui en découlent, si quelqu'un se refuse à y recourir, à les reconnaître, dirons-nous suivant la vieille formule des conciles : Anathème? — Non! nous dirons : Qu'il demeure libre!

Car nous savons qu'il n'encourt aucune damnation, et que s'il a méconnu la vérité en cette vie, elle se dévoilera à lui dans l'autre.

Il est bon et profitable sans doute d'être spirite dès celle-ci, mais non indispensable. Le spirite a surtout réalisé un progrès intellectuel. Il en profite dès à présent et en recueillera dans l'avenir des fruits abondants dont le principal sera la satisfaction d'avoir librement et loyalement, dans le temps des travaux et des épreuves, recherché et reconnu la vérité.

Est-ce à dire pour cela qu'à lui seul le bonheur est réservé? Non, le dissidant, le récalcitrant par l'état même où ils se trouveront, en leur qualité d'Esprits en un mot, seront bien à même de voir que ce sont eux qui auront fait erreur en repoussant le précieux avantage qui s'offrait à eux. Ils en auront le regret et l'avoueront. Mais il y a loin de là à en souffrir éternellement; et cette horrible perspective de damnation éternelle pour crime d'hérésie, dont menacent des théologies caduques, se se réduit en somme à une pure mortification d'esprit, à un simple désappointement.

Ajoutons, à l'usage des réincarnationistes, nos copenseurs, qu'il en résultera une conviction intime plus mûrie et tellement puissante que, dans une existence ul-

---

épreuves ne sont pas finies; le sang d'un martyr n'a pas coulé sur sa tête comme il coula sur la mienne tandis que j'étais dans le sein de ma mère. Le généreux sang d'Anaï m'a lavée, et mes jours d'attente sont raccourcis. Mais toi, tu tarderas longtemps encore; tu gémiras ici sans moi, pauvre Ruben,... et ses yeux retombèrent sur lui tout chargés de larmes.

— Marie, ma bien-aimée, dit Ruben éperdu d'amour, ne parlons que de bonheur; nous avons de long jours à passer sur la terre; répète encore que tu consens à devenir mon épouse adorée, et sois bénie mille fois pour ta douce promesse.

— Oui, répéta Marie de sa voix mélodieuse; oui, je veux être unie à toi sur la terre, afin d'être à toi dans le séjour de l'éternelle félicité.

VIII

Ruben vint rapporter cette bonne nouvelle à Sarah.

— Qui l'eût espéré, ma mère? lui dit-il, notre chère Marie consent à s'unir à moi! Elle l'a dit; elle a dit qu'elle voulait être mon heureuse épouse. O bonheur, elle se donne à moi d'elle-même et sans regrets. Comprenez-vous bien cette félicité?... Devenir l'époux de Marie! de la sainte, de l'angélique Marie... Qu'elle était belle et touchante en posant sa main dans la mienne! et quels regards célestes elle a jetés sur moi!... Ma mère, elle avait l'air de la reine des cieux quand elle sourit à nos prières... Et c'est moi, moi qu'elle a choisi! qu'elle aime!... J'ai besoin de me redire tout mon bonheur pour y croire... car je ne sais d'où vient qu'au comble de mes plus chers désirs, j'éprouve une insurmontable tristesse... ma mère... Marie nous est-elle rendue pour toujours?... Si nous allions la perdre!... Il y a dans son regard, je ne sais quel reflet du ciel qui m'effraie. On dirait, à la voir, qu'elle plane au-dessus de la terre, mais que son esprit ne l'habite pas; et tout à l'heure, le croirez-vous? pendant qu'elle me disait des paroles si délicieuses, que j'en étais tout enivré, je ne sais quel lugubre voix me criait : tu vas la perdre.

— Vous me glacez d'effroi, mon fils, répondit Sarah; hélas! cette même voix retentit sans cesse à mes oreilles comme un glas funèbre; je l'entends le jour, la nuit, dans la veille, dans le sommeil, à toute heure, et toujours elle me crie : Mais, insensée, ne comprends-tu pas qu'elle va t'échapper? — Et quand je vois Marie élever son triste sourire vers le ciel, cette patrie qu'elle appelle incessamment de ses vœux, je suis prête à m'écrier : Attends-moi! ne me laisse pas encore une fois sur la terre, car, Ruben, elle a l'air d'un ange exilé qui veut remonter vers les cieux. Comment la retenir?... mon fils, poursuivit la mère affligée après avoir essuyé ses larmes, c'est en toi seul que je mets aujourd'hui toute mon espérance; quand tu seras son époux, fais à notre Marie une vie d'amour et de bonheur qui la rattache à la terre.

IX

Sarah voulut hâter les apprêts du mariage; n'ayant dans le pays qu'elle habitait aucuns parents à convier à la fête, elle songeait à fixer la cérémonie aux premiers jours de la lune suivante; mais, peu de jours avant cette époque, un serviteur de Nathanael vint avertir Ruben que son père voulait apporter la bénédiction des patriarches aux jeunes époux; il devait quitter les plaines de Jéricho qu'il habitait, pour se réunir à ses enfants dans le pays de Gédora, plus ami des vieillards.

Par respect, il fallut suspendre le mariage. On entrait dans la saison des pluies; les chemins devenaient de plus en plus difficiles, et trois mois s'écoulèrent dans une attente toujours trompée!

Pendant ce temps, Marie douce et tendre, mais triste,

térieure, elle fera de l'ancien adversaire du spiritisme, son partisan le plus zélé.

L'avenir est à tous! C'est la plus importante des constatations faites par le spiritisme à l'encontre de ces téméraires et navrantes doctrines qui menacent d'un arrêt irrécusable celui qu'une mort subite priverait de secours religieux avant de rendre l'âme.

Tel qui n'est pas spirite aujourd'hui, le sera, sous de nouveaux traits, dans cent ans, dans deux cents ans, dans mille ans, s'il le faut; mais tôt ou tard il le sera. Donc, ne le violentons pas et laissons faire au temps.

Pour toutes ces raisons, je conclus qu'une propagation trop rapide du spiritisme n'est pas nécessaire.

La vapeur, sous Louis XIII, était prématurée. Ne devançons-nous pas notre siècle aussi? N'en doutons pas. N'ayons donc pas de zèle intempestif. Avançons lentement. Nous avons bien des chocs à soutenir, des avaries à réparer dans notre œuvre. Tout en y travaillant avec conscience et persévérance, elle est parfois faussée... par nous-mêmes. N'avons-nous pas, chaque jour, à revenir d'une erreur, à faire une nouvelle école, à réaliser une amélioration?

Comment voudrions-nous que les masses vinssent se ranger sous un édifice encore inachevé et dont les fondements sont à peine assurés, adoptassent un ordre d'idées et de faits nouveaux, résultant d'une science dont les bases, — observons que c'est ici le point essentiel, — ne sont pas encore affermies.

Or, quelles sont les bases d'une science, surtout telle que la *Science des Esprits?* Sont-ce des récits trop souvent gauches et exagérés, et qui mal présentés à l'interlocuteur par des bouches inexpérimentées le portent plutôt à rire qu'à réfléchir?

Non, ce sont des preuves, et des preuves patentes, palpables.

Les preuves du spiritisme sont généralement comprises sous les dénominations de médianimité et de thaumaturgie.

Ce sont des médiums et des thaumaturges qu'il faut. Il en faut à tout prix, avant de songer à faire de la propagande. Et malheureusement ils sont rares, plus rares qu'on ne le croit et qu'on le dit. Car la puissance de la nature sans limite ne s'arrête pas au crayonnage improvisé de médiums écrivains plus ou moins réellement inspirés.

Il est d'autres forces, un autre pouvoir à acquérir, et d'abord à recouvrer. Au XV[e] siècle a commencé la renaissance des lettres et des arts antiques. Quand se fera sérieusement celle des sciences occultes?

Las! qu'ils nous laissent loin derrière eux, et Joseph à la coupe de seconde vue, et Moïse à la baguette divinatoire, disciple l'un et l'autre du docte sacerdoce égyptien, — et Orphée, Numa, Merlin, Apollonius, Julien, auditifs, voyants, évocateurs, — et les phalanges illustres du druidisme en Gaule et de la théurgie néo-platonicienne d'Alexandrie, — Simon, l'apôtre Pierre et Simon le magicien, dignes émules que l'exclusivisme de l'un d'eux a malheureusement rendus rivaux et ennemis, — et les Aurinia, Velleda, Jeanne d'Arc, — et les Cosme Ruggieri, Swedenborg, Cagliostro, Mesmer!

Alp. de Boismarin.

Le Spiritisme devant l'opinion. — Ses adeptes sont et seront sans rancune contre ceux qui leur sont opposés. Puissent ceux-ci acquérir bientôt la conviction qu'ils ne savent ce qu'ils font.

(voir le numéro précédent)

Nous avons reproché à nos adversaires de n'avoir voulu se livrer à aucun examen. Une occasion s'est présentée de voir. Il n'en pouvaient souhaiter une meilleure, car peut-être y avait-il de la supercherie; mais toute vérification a été impossible. On s'est agité, l'on a brutalisé. On a proclamé son opinion avant de savoir, on ne veut pas être convaincu d'erreur, et l'on se refuse à l'examen qui peut la prouver. Dès lors le spectateur arrivé sans trop de prévention, dit-il au sortir d'une séance d'expérimentation où il s'est laissé conduire, « on a fait beaucoup de bruit et d'assez méchante besogne! »

Un spectateur est désigné par le sort pour examiner les conditions de l'expérience et s'assurer qu'il n'y a pas de supercherie, on ne permet pas qu'il s'acquitte de sa mission. Une personne sans qualité s'impose dans la fonction qu'une autre tient d'une délégation régulière. On commence au milieu des murmures. Ce qui avait été annoncé se produit, mais le premier venu s'imagine qu'on le trompe, il s'élance, criant « c'est une indigne mystification, » et en même temps, il renverse le médium, qu'il accuse de mensonge, et brise l'instrument dont ce médium se sert. C'est la mise en pratique des doctrines écrites, et au lieu d'examen et de discussion, c'est la violence qui momentanément triomphe.

Aussi, en rendant compte d'une scène publique du genre de celle dont nous venons de parler, un journaliste impartial résume-t-il son récit par ces mots :

« L'impressions qui me parut dominer, c'est que (les « médiums) ont été exécutés, — non jugés, — avec une « férocité de mauvais goût. »

« La pire des choses : haïssables, à mon gré, ajoutait un « de ses confrères, c'est la violence. Elle souille les meilleures causes, et nous détacherait du bon droit lui-« même, quand elle se met à suivre son drapeau. . . .

« Plus heureux que nous, peut-être, sont les Esprits « *absolus et un peu étroits,* qui croient qu'en dehors de « *leur petite lumière personnelle,* il n'y a que ténèbres « et qu'erreur à droite ou à gauche de leur opinion. J'ai « beau faire, je ne saurais me ranger parmi ces sages « orgueilleux; il entre toujours du doute dans ma « croyance, et de la croyance dans mon doute. Il me « semble que l'on n'a besoin ni d'être bien vieux, ni « bien savant, ni bien profond, qu'il suffit d'être attentif « et impartial pour devenir, au bout de quelques années « passées à considérer le train des personnes et des « choses, plus modéré dans ses appréciations. »

Ces deux journalistes n'ont pas trouvé d'imitateur, et pour tous les autres, les spirites sont au ban de la société, à tel point que la violence à leur égard, est un acte raisonnable.

« Le public, dit l'un, a mis de la férocité dans ses sif-« flets et dans ses huées,... on a eu raison de huer, de « siffler,... *on les eût bâtonnés, qu'en définitive je n'y* « *verrais pas grand mal.* »

« Je respecte, dit un autre, même dans ses excès, la « liberté des industries; mais *tuteur des faibles, édu-* « *cateur des brutes, soutien des imbéciles,* je dois la « lumière à ceux que vos ténèbres jettent dans les hallu-« cinations. Combien pensez-vous retirer en France. Je « vous donne la somme rêvée : Faites une démonstration « publique et *rationnelle* de vos exercices, et vous aurez « rendu service aux populations, au lieu de leur nuire. »

« Nous n'avons pas, écrit un troisième, à nous occu-« per ici des jongleries qui agitent tout Paris depuis « quinze jours. Comment, à moins d'être athée ou fou, « peut-on... » — croire aux Esprits et à l'immortalité de son âme.

Aucun de ces journalistes n'a rien vu ; aucun n'a rien examiné, ils sont tous de l'avis de l'un d'eux : « Nous « n'avons point vu les exercices de... et nous ne nous « soucions point de les voir, parce que nous leur oppo-« sons de *prime abord, la fin de non recevoir du sens* « *commun,* » et ils suivent l'opinion émise par un journaliste anglais prétendant que l'homme ne doit pas croire ce qui lui paraît invraisemblable, quelles que soient les

---

laissa Sarah s'occuper seule de l'union qui s'apprêtait; elle souriait à sa mère, quand celle-ci lui montrait les parures qu'elle lui destinait. Pourtant ces voiles de lin si transparents, ces tuniques sans coutures, d'une laine souple et légère, ces tissus moelleux venus de Tyr et de Sidon, ces beaux pendants d'oreilles qui eussent fait l'envie des autres filles de la Judée, attiraient peu ses regards distraits; mais les soins inquiets de sa mère la touchaient profondément; c'était à eux qu'elle souriait du cœur encore plus que des lèvres.

Ceux de son jeune fiancé faisaient aussi naître en elle une tendre émotion, qui souvent se terminait par de longues rêveries. Et si tous deux la quittaient, l'un pour aller surveiller les travaux de ses laboureurs, l'autre pour surveiller les travailleuses qui brodaient le voile nuptial, sa mère en retournant auprès d'elle, la trouvait à genoux, les mains levées vers le ciel, et perdue dans une extase pendant laquelle il semblait qu'elle conversât avec les anges.

Plus le temps avançait, plus cet état d'extase devenait fréquent et se prolongeait; il paraissait consumer ses forces, et chaque jour elle revenait plus difficilement aux actes de la vie ordinaire.

X

Depuis quelques jours, en sortant de ces longues contemplatious, Marie caressait plus doucement sa mère; elle était plus tendre avec son fiancé ; ses yeux se mouillaient en s'attachant longtemps sur eux; il semblait qu'une douloureuse pitié se mêlât à l'affection qu'elle leur témoignait. On eût dit qu'elle cherchait à les consoler d'un malheur qu'ils ignoraient encore, et qui pourtant était prêt à les frapper. Elle ne les quittait presque plus, comme si leur présence était un bonheur dont elle ne devait pas jouir longtemps, et dont elle voulait repaître incessamment ses yeux, ou comme si la sienne était une joie prête à leur échapper, et dont il ne fallait pas les priver à l'avance.

Pour eux, ils n'osaient plus se confier leurs pensées; mais quelquefois après avoir quitté Marie, ils se jetaient dans les bras l'un de l'autre et laissaient échapper des sanglots contenus en sa présense, et qui les suffoquaient.

Enfin les beaux jours revinrent, et bientôt on apprit que Nathanael approchait et n'était plus qu'à une journée de marche de Gédora.

Marie tressaillit à cette nouvelle, et dit en elle-même :

— Il était temps! Seigneur, vous savez bien régler les heures et les moments de chaque chose! Que votre volonté s'accomplisse; et regardant Ruben à travers son voile qu'elle avait abaissé, ses yeux se mouillèrent de larmes, et un soupir s'échappa de son sein. Mon Dieu! murmura-t-elle tout bas, faut-il laisser ici cette part de mon cœur? Mais, reportant ses regards au ciel, la jeune fille tomba dans une extase qui fut plus longue encore que toutes celles qui l'avaient précédée.

Le soir du jour suivant, Nathanael arriva monté sur un âne robuste accoutumé au joug, et suivi, comme autrefois Jacob, de ses serviteurs et de ses troupeaux. Ruben les conduisit à sa demeure.

Mais Sarah vint chercher son beau-frère et le fit entrer dans sa maison, et l'ayant fait asseoir auprès du foyer où pétillait un tronc de mélèze et quelques sarments à la flamme légère, elle lui offrit une coupe d'un vieux vin d'Engaddi, réservé pour les jours solennels, et des gâteaux de pur froment, cuits sous la cendre, qu'elle lui avait préparés.

(La suite au prochain numéro.)

Pour copie conforme :

H[ne] Huet.

preuves mises sous les yeux, et quand même sa conscience le forcerait à les admettre.

Malgré tout ce qui se passe sous leurs yeux on peut dire: nos adversaires en sont encore au même point « c'en « est fait du spiritisme, dit l'un d'eux, et la dernière « heure a sonné pour cette secte *folle et dangereuse*.

« Étourdis, aveuglés, hébêtés par des prédications et « des expériences absurdes, les adeptes sortis de cette « humilité première qui distingue les cultes nouveaux « levèrent la tête avec assurance; ils proclamèrent leurs « principes, confessèrent hautement leur foi, et dé- « ployèrent leur étendard. *C'était la guerre déclarée à « la raison et au bon sens publics.*

« En trois mois le mal... avait éclaté comme une tem- « pête, bravant le ridicule, fort de son audace, effronté « et cynique comme un malfaiteur impuni. Dès le pre- « mier jour, les hommes de bons sens *(c'est-à-dire ceux « qui ne savaient rien)*, se levèrent avec une juste « *(dites ignorante)* colère et jetèrent un cri indigné « *(traduisez irréfléchi)*.

« Le bon sens un instant vaincu reculait d'un pas de- « vant lui. C'est alors que Home frappait le monde entier « de stupeur et d'épouvante *(nous disons d'une juste « émotion)*; supprimant pour lui-même toutes les lois « de la physique *(qui les connaît toutes)* comme il avait « supprimé celles du sens commun *(de l'ignorance « commune)*, il s'élevait en l'air comme pur esprit et « voltigeait comme un sylphe... »

« Ce fut alors avec une véritable *rage* du côté des « gens sensés *(rage et sagesse, il y a incompatibilité)*, « un enthousiasme extravagant de l'autre *(c'est bien « excusable)*. »

« On écrivit..., il se trouva des éditeurs pour impri- « mer des livres *sans nom* et des brochures *ineptes*, « dans lesquels l'*odieux et le ridicule* se coudoient à « chaque page.

« Les meilleures farces ne peuvent pas toujours du- « rer, et le moment arrive ou les mystifications, quelque « habiles qu'elles puissent être, doivent prendre fin. »

« Que reste-t-il maintenant de cette secte oubliée? « quelques croyants, mais qu'ils sont rares!... Tous sont « découragés, et, de cette secte un moment triomphante, « rien ne reste que quelques rares fidèles qui se cachent « et n'osent plus confesser leurs croyances. »

« C'est une religion morte : encore quelque temps on « ne saura plus quels furent ses bases ni son but. Et sur « les ruines de *ces niaiseries, à la fois odieuses et « bêtes*, se dresse impérissable ce colosse ennemi du « mensonge et de la fraude : LA RAISON. »

Notre doctrine est bien vivante. C'est la raison que nous appelons à notre aide. Elle n'est pas ensevelie sous les ruines qu'ont faite les *hommes de bon sens*, qui ont accepté le secours de *la colère et de la violence*.

Quant à nous, humbles de cœur, nous ne croyons avoir qu'un avantage sur nos adversaires, c'est la conscience du peu d'étendue de nos connaissances, le désir d'apprendre ce que nous ignorons, et de ne rien repousser sans examen quelle que soit l'invraisemblance première de ce qui nous est présenté. Nous appelons à nous tous les simples pour leur communiquer le peu que nous avons appris. Heureux si les forts et les puissants enhardis par le souvenir de Numa, de Socrate et de Jeanne d'Arc, si ceux qui nous ont d'abord méconnus veulent bien venir à nous. Leurs noms ont déjà disparu de notre souvenir, et nous penserons moins encore à ce qu'ils auront tenté. Leur conscience leur devra ce qu'ils auront à faire pour réparer le mal qu'ils auront pu causer.

F. COURTÉPÉE.

CAUSERIE

UNE SOCIÉTÉ MAÇONNIQUE QU'IL FAUDRAIT RÉTABLIR.

C'est à Chartres, vers le milieu du douzième siècle, que prit naissance une association pieuse dont les membres, hommes, femmes, nobles et roturiers, sans distinction de sexe ni d'âge, se dévouaient à la construction des églises. Pour y être admis, il fallait s'être confessé et réconcilié avec ses ennemis. Cette dernière condition était bien importante, et surtout bien philosophique, dans un temps où les nobles avaient presque toujours les armes à la main pour s'entre-détruire. Dès que les confrères apprenaient qu'il y avait quelque part une église à réparer, ils s'y rendaient en troupe, et là, ils faisaient les fonctions, non-seulement de manœuvre, mais même de bête de trait.

« Quel prodige, dit un auteur de ces âges reculés, de voir des hommes enflés de leur naissance et de leurs richesses, des femmes accoutumées à une vie molle et voluptueuse, s'attacher à un char avec des traits, et voiturer eux-mêmes, à la place des animaux, la chaux, le bois, les pierres, le sable et tous la métériaux nécessaires pour la construction de l'édifice sacré. Mais ce qui est encore plus surprenant, c'est qu'au milieu de ces travaux, où quelquefois mille personnes, hommes et femmes, tirent ensemble le même char, tant la charge qu'on y met est pesante, il règne un si profond silence qu'on n'y entend pas la moindre parole; en sorte que, sans le témoignage des yeux, on croirait qu'il n'y a plus une âme dans toute cette multitude. Arrivés à l'endroit où l'église doit être bâtie, ils forment une enceinte à l'entour avec les chars, pour y établir une manière de camp spirituel, où, pendant toute la nuit suivante, l'armée est en faction, chantant des hymnes et des cantiques spirituels. Sur chacun des chars on allume des cierges et des lampes, après y avoir placé les infirmes et les malades, auprès desquels on apporte les reliques des saints, à l'effet de leur procurer du soulagement. »

C'est ainsi, on le sait, que furent bâties ou réparées pendant des siècles de foi, d'héroïsme, nos cathédrales qui sont témoins de la piété de nos pères et la gloire de l'Église catholique. Et il nous semble qu'à une époque comme la nôtre où tant de dévouements se multiplient au milieu de nous, tant d'ordres, de congrégations, d'associations pieuses surgissent au sein de l'Église pour répondre à des aspirations nouvelles, à des besoins inconnus de nos pères, celui-là serait encore le bienvenu qui, inspiré d'en haut, tenterait de reconstituer une association de frères maçons qui se consacreraient, comme autrefois, à élever des monuments religieux sur le sol de notre France. *(Annales d'Orléans.)*

M. Camille Flammarion qui a fait, il y a quelques jours, des expériences aérostatiques raconte ainsi ses impressions dans le *Siècle* :

« Le bonheur du voyage aérien ressemble à celui qu'on éprouve en rêve, lorsqu'on se sent emporté dans les airs. Cette coïncidence m'a frappé. Seulement on ne sent pas assez qu'on vole; on voudrait aller plus vite ou du moins sentir que l'on va vite. Il y a enfin une légère inquiétude qui trouble la tranquillité et sans laquelle le bonheur serait complet. La petite nacelle d'osier crie au moindre mouvement que nous faisons et nous nous demandons involontairement si elle va défoncer ou si les cordes qui la soutiennent vont casser. Sans cette préoccupation il n'y aurait pas au monde de locomotion comparable à celle de l'air. »

Quelques aéronautes prétendent que l'on n'a point le vertige en ballon. M. Branicki, compagnon de M. Flammarion, l'a pourtant éprouvé; en tout cas il est remplacé par une impression au moins aussi dangereuse.

J'ajouterai que, sans avoir éprouvé moi-même cette maladie de la vision, je me sentais également le désir de me précipiter. Quoique convaincu de ma mort immédiate, j'éprouvais la tentation de me laisser tomber, et ma propre mort me devenait assez indifférente. Mais heureusement c'est une de ces tentations auxquells on peut résister.

La population du globe varie entre 1,200 et 1,300 millions d'individus. Les statisticiens ont calculé que le nombre des décès est d'environ 32 millions par année. Si l'on admet ce chiffre comme exact, il en résulte qu'il meurt dans le monde entier près de 88,000 individus par jour, 3,600 par heure, 60 par minute, et qu'ainsi chaque seconde lance une vie humaine dans l'éternité. Quant au chiffre des naissances, il est supérieur à celui des décès; car, en faisant le calcul probable des naissances, on trouve que s'il meurt 60 individus par minute, il en naît 70. On peut donc affirmer que la population tend toujours à augmenter.

YRAM.

Une librairie spiritualiste.

Depuis la retraite de M. Ledoyen, les spirites ont perdu leur lieu de rendez-vous, et en même temps leur librairie; car, chez lui, on trouvait tous les ouvrages qui traitent cette matière; aujourd'hui il faut aller un peu partout pour les avoir. Chaque chose a sa librairie spéciale; le spiritisme seul n'en a pas. Il y a les librairies catholique, protestante, des chemins de fer, des assurances, de médecine, de droit, etc. Plusieurs journaux en ont créé; ainsi le *Petit journal*, le *Monde illustré*, l'*Univers illustré*, et bien d'autres encore. Le *Progrès spiritualiste* est désireux de suivre cet exemple et de fonder une librairie où l'on trouverait tous les ouvrages de spiritisme, de spiritualisme et de magnétisme; ce serait en même temps, comme chez M. Ledoyen, l'endroit où l'on viendrait chercher les renseignements et les diverses adresses dont on aurait besoin.

Bien des personnes déjà nous ont donné ce conseil en nous engageant fortement à le suivre. Aujourd'hui que le journal se trouve en bonne voie de réussite, nous consentons à mettre ce projet à exécution. Mais pour cela, à moins d'avoir une fortune personnelle, il faut être aidé. C'est pourquoi nous faisons appel aux personnes qui voudront bien contribuer à la création de cette librairie, soit par une souscription quelconque, soit par des ouvrages qu'elles nous donneront, ainsi que l'a déjà fait un abonné d'Angers. Si l'on n'y voit aucun inconvénient, nous publierons la liste des souscripteurs; ceux qui ne voudront pas être nommés seront désignés par un anonyme. Nous allons chercher un local convenable et bientôt, je l'espère, on verra affiché : *Librairie du Progrès spiritualiste*.

Journaux & Revues recommandés.

Le Rédacteur en chef : HONORINE HUET.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie de DESTENAY.